

**MALINA
STEFANOVSKA**

SEVDAH

ÉLÉGIE POUR UN SUD RÊVÉ

Avant-Propos

par

SORAYA TLATLI

**PRESSES UNIVERSITAIRES
DU NOUVEAU MONDE**

2021

Copyright 2021 by Malina Stefanovska.

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording or otherwise, without the prior written permission of the Publisher.

Published in the United States by Presses Universitaires du Nouveau Monde. Printed in France by Monbeaulivre.fr

E-mail: unprsouth@aol.com; universitypresssouth@gmail.com; punouveau monde@gmail.com

Visit our award-winning web pages: www.unprsouth.com

www.punouveau monde.com

Acid-Free Paper.

Malina Stefanovska.

Sevdah. Élégie pour un Sud rêvé.

Foreword by Soraya Tlatli.

Second Edition in French. Fiction/Non-Fiction Studies Series.

First edition was published with the help of the University of California at Los Angeles.

136 pages.

Front Cover Design by Ana María Calatayud. Cover Photo Printed with Malina Stefanovska's Permission.

1. Autobiography. 2. European Literature. 3. South. 4. Yugoslavia. 5. Bitola/Monastiri. 6. Sevdah. 7. Ottoman Empire. 8. Serbia. 9. Macedonia. 10. Malina Stefanovska.

ISBN: 978-9-403638-23-2
2021

AVANT-PROPOS

La rémanence des pays perdus.

Rémanence.

Selon la définition du dictionnaire Larousse, la rémanence est « la persistance d'un état après la disparition de sa cause ». Rien ne saurait mieux qualifier cette autobiographie poignante de Malina Stefanovska. Ce qui a disparu ici est tout un monde, celui que Claudio Magris désignait comme « l'autre Europe ». Or il se trouve que ce monde a été aussi celui de l'enfance de la narratrice. Un monde qu'elle croque sur le vif, au gré d'une traversée dans les contrées de la mémoire. Elle nous restitue ainsi avec un superbe bonheur de plume, des scènes de la vie quotidienne tout en déployant une intensité littéraire sans égal. Cette grande lectrice du duc de Saint-Simon sait en effet croquer sur le vif les plus intimes détails de la vie quotidienne d'une enfance rendue magique par ses séjours auprès de sa famille. Là, tout un monde disparu nous apparaît avec la vivacité et la fraîcheur des fresques minoennes de Crète, si tardivement découvertes mais cependant si puissantes dans le rendu d'une vie quotidienne. La restitution d'un monde englouti, oublié par les êtres et délaissé par l'histoire apparaît dès lors comme la tâche de l'écrivaine. Ce véritable sacerdoce se révèle à nous en fragments, ceux-là même de la mémoire.

Restitution d'un monde englouti

Le principe de composition du récit obéit au motif de la mosaïque et de la fresque. Il ouvre sur le Sud de l'imaginaire aussi bien que de l'enfance, lorsque la jeune Malina, après un long périple en train, se rendait vers la ville de ses grands-parents, à Bitola, en Macédoine : Bitola, « le centre de l'univers » mais aussi « le bout du monde » de cette « autre Europe ». Apparaît alors devant les yeux du lecteur un univers entier : un enchantement de couleurs, de gestes, d'expressions orales. Au gré de la restitution d'un langage perdu, se profilent des personnages tout aussi inoubliables que dans *Zorba le Grec*. Ils ont tous en effet une manière unique d'être au monde, une individualité tranchée, tandis

qu'ils poursuivent tranquillement, inconscients de leur grande originalité, une vie riche d'évènements minuscules qui ont marqué à vie l'auteure de ce texte. Ainsi, sa grand-mère file la laine, et la fait participer au grand mythe de la vie qui se poursuit comme un tissage ininterrompu jusqu'à la mort. Pour la narratrice, cette vie que tout relie à une tradition, pour nous immémoriale et pour elle simplement présente, est le socle même de la stabilité, comme de la liberté des sens. Ce monde, qui pourrait donc être perçu par un regard superficiel comme celui du carcan de la tradition, se donne à nous dans son rythme capricieux, libre, inattendu. Là, tout peut arriver au fil des jours, jamais semblables, là, nous guettons toutes les découvertes que fait l'auteure. Enfant de la ville, Belgrade, elle foule le sol nu, enfin, et gardera toujours l'entêtante mémoire olfactive et gustative « du parfum des poivrons cuits », qu'elle mange entre deux courses folles. Elle garde précieusement en elle, les soupirs sans fin de sa parentèle : « Oh' lélé ». Soupirs qui marquent une inassouissable nostalgie, mais aussi le plaisir fou d'exprimer un mal de vivre, parfois imaginaire, qui ne trouve sa puissance que dans sa propre expression vocale ; la jouissance de l'expression du soupir l'emportant sur toute réalité tangible. La dynamique du récit est double ; il obéit d'une part à la remémoration et à l'absence de traces pour tout autre. L'auteure est alors dans la position inouïe de restituer un monde qu'elle seule a pu entrevoir, elle seule peut encore entendre et nous restituer tout sonnants et vivants « les noms et les expressions du terroir... la senteur de menthe ou le tactac des sandales en bois... les proverbes anciens, les noms byzantins ou helléniques » de ses ancêtres, « les chants et les rires ». Là est le cœur de la nostalgie, « sevdah », soit la puissance de restituer toute une culture populaire mais si intime, dans le mouvement même de sa perte. Une perte qui doit demeurer dans son absolue singularité, comme perdue, malgré la volonté d'en rendre compte : « ah, 'mori mome'... renonçant à les traduire, je me laisse bercer par les vers du poète qui a su si bien exprimer ... la douceur d'un passé qui me hante ».

Le don de l'écriture

Aussi bien que la hantise du passé englouti, demeure pour l'auteur la nécessité de la transposition de l'héritage mémoriel perdu vers sa propre descendance. C'est là le second grand tournant de ce texte étonnant en ce qu'il nous donne à vivre aussi bien le passé nostalgique de l'enfance que la restitution d'une vie de pérégrinations qui la fait passer entre autres, par la

France, le Congo, les Etats-Unis. L'enfant devient adulte. Elle parcourt le monde, vit sa vie amoureuse. Ce tournant peut être décrypté, non plus comme un acte de mémoire, mais comme un geste de pure générosité : l'exercice d'écriture devient alors celui de l'amour envers ses enfants. Les enfants de la diaspora californienne, ses enfants, pour qui ce texte est un geste d'amour. La nostalgie, « Sevdah » se lit alors différemment comme un legs du passé qui ouvre la dimension du futur. La transmission de cet héritage se fait alors don. Ce don, le véritable don de soi que présuppose cette écriture, est pour nous, lecteurs, lectrices, une superbe découverte. Ici, la voix des fantôme disparus atteint enfin ses vrais lecteurs. Il s'agit d'une transmission du legs du passé qui dépasse la nostalgie de ce qui est advenu pour nous livrer ce passé comme un futur à construire, toujours.

Soraya Tlatli,
Associate professor,
Department of French
UC Berkeley

Je leur demande : « Pourquoi a-t-on quitté le Sud » ?
Ils me disent : « Oublie. A quoi bon, n'y pense plus. Il n'y a pas de Sud ».

Wajdi Mouawad, *Incendies*.

REGRETS

Après dix ans d'absence, je revois les ruelles étroites de la petite ville du sud de la Macédoine où sont nés mes parents et où une partie de ma famille habite encore : Bitola, autrefois Monastiri. Enfant, j'y passais régulièrement les vacances à jouer avec mes cousins, soulever la poussière entre les pavés turcs et m'imprégner d'odeurs de poivrons grillés, de pastèque mure, de menthe et de basilic. Cet été, j'ai décidé d'y passer quelques jours pour faire un pèlerinage aux lieux de mon enfance. Avec mon fils je pars à la recherche de la maison de mes grands-parents que je voudrais revoir encore une fois. Réticent, l'enfant me suit, jetant un regard dégoûté sur les vieilles maisons, les vêtements élimés des passants, les mauvaises herbes qui poussent dans le jardin municipal. Il fait chaud, nous nous arrêtons à une terrasse de café, à côté du ruisseau presque à sec qui traverse la ville. Après avoir bu son coca, Théodore, qui est né en Californie et qui, de son héritage byzantin, ne garde que son prénom remanié à l'américaine, Ted, commence à rouspéter. C'est la première fois qu'il est à Bitola. « Pourquoi sommes-nous ici, au fait, » demande-t-il ? Il n'aime pas cette ville inconnue et poussiéreuse, aux rues étroites, irrégulières, aux maisons mal vieillies. Il ne veut pas confronter la semi-pauvreté et le déclin, visibles dans la façade des magasins, la poussière et les lézardes des murs.

Je me prépare à lui répondre que nous y sommes parce que je voudrais lui faire connaître la ville de ses ancêtres, parce que ce pays est aussi le sien, parce Hérakléia, fondée par Philippe de Macédoine et dont les ruines se trouvent devant la ville, est un haut lieu de l'antiquité des Balkans, et parce que Bitola une ville pittoresque ... Mais je ne trouve pas les mots justes, ces grandes phrases m'étouffent. Tout à coup, je vois la rue à travers ses yeux et je m'aperçois qu'il n'a pas entièrement tort. Les vieilles maisons sont en ruine, les nouvelles frappent par leurs couleurs criardes. Qu'y a-t-il de beau dans cette province endormie au sud de la Macédoine ? Comment lui communiquer mon attachement à cette contrée aride, loin des grands chemins touristiques d'aujourd'hui ?

Je peine à retrouver la ruelle où se situe notre vieille maison, je transpire. La tension fait que l'enfant me paraît tout à coup non plus comme

un être qui m'est proche mais comme un étranger absolu. Et je me rends compte avec tristesse que c'est vrai : mon fils ne comprend pas un mot de ma langue maternelle, ne connaît pas mon passé, ne partage aucune de mes attaches. Il est « de moi, » mais pas « à nous ». Je me le dis en macédonien, « ne e naš ». L'expression porte un poids immense, car elle est gravée dans ma conscience et divise le monde en deux catégories incommunicables : « les nôtres » et les « étrangers ». Le choc devant cette distance me fait monter les larmes aux yeux. Théodore ne pourra jamais sentir l'enchantement de ce monde qui a été le mien. Pire, son regard rompt le charme et montre sa trame usée. Mes souvenirs s'effilochent, mon lien d'amour se distend, mon enfance s'éloigne....

Je ne dis rien mais Ted, à qui ma mélancolie n'échappe pas et qui me sent loin de lui, essaie de me consoler : « Mais ce n'est pas important si je n'aime pas Bitola, Maman, j'aime notre maison à Los Angeles. Toi aussi, ta vie est avec nous maintenant ». Nous rentrons, silencieux : nous verrons la maison de mon grand-père une autre fois. Je me force un peu d'abord, puis je retrouve spontanément « ma vie avec eux », mon mari et mon fils, ces étrangers qui sont maintenant ma famille. Rentrée « chez nous en Californie », je ressens pourtant le besoin de me replonger dans ce sentiment qui a motivé mon pèlerinage à la ville natale de mes parents. Je voudrais remettre sur la carte du monde occidental qui m'a happée et qui est maintenant le mien, un coin et une époque oubliés. Je ressens cette nostalgie profonde qui me relie à mes racines Balkaniques mais qui est aussi personnelle qu'un rêve. « J'ai le mal du Sud », me dis-je.

Cette nostalgie endémique aux pays d'émigration est mon lot en tant que Macédonienne. Elle est consubstantielle aussi aux aléas de mon propre départ de la Yougoslavie, de mon expatriation, de l'éclatement du pays et de sa disparition progressive des cartes et de la mémoire du monde. Depuis maintenant presque trente ans, le passé s'estompe comme un rêve disparu, les petits états qui ont remplacé mon ancienne patrie me sont « étrangers ». Mon sentiment d'avoir perdu le « chez nous » ne peut même plus se dire, car en quelle langue le ferais-je ? Où et en quelle langue rechercher les parcelles de ma vie dispersées entre ma vie à Belgrade, la Macédoine de mon enfance, la Dalmatie de mes étés, Sarajevo de mes amours de jeunesse ?

Plus tard, revoyant mes cousins, je réalise que cette nostalgie se teinte d'une culpabilité diffuse : j'ai le sentiment de les avoir abandonnés. Je n'ai pas vu grandir leurs enfants, je ne les ai pas accompagnés dans nos deuils communs, mes tantes et cousines aux prénoms d'impératrices byzantines se sont éteintes loin de moi. Une impulsion me pousse à vouloir peindre notre passé commun. Mais, écrire est une piètre expiation de mon départ et je me demande si mon regard en arrière n'est pas surtout un déni, une compensation du choix que j'ai fait de vivre à l'étranger. Est-ce habiller de poésie la réalité de ce pays d'où l'on ne fait que partir ? Tous les enfants ici n'ont-ils pas 'un oncle d'Amérique' ? J'ai encore dans la bouche le goût des chiclets à la cannelle que nous distribuaient des tantes éloignées lorsqu'elles venaient en visite, avec leurs enfants qui ne comprenaient personne et avaient des manières étranges.

« L'étranger », *stranstvoto*, *tugina* : ces noms chargés de sens désignent cet espace vaste et craint qui s'oppose au « chez nous ». Dans le parler quotidien de mon ancien pays, on peut encore demander si un inconnu est « à nous » (« naš »), sans préciser le collectif et sans penser en xénophobes. Dans le folklore, ces horizons lointains reviennent comme une menace : « Maudite soit l'Australie qui m'a pris mon homme » dit un vieux refrain que fredonnait mon père et qu'il devait bien connaître puisque son propre père avait passé dix ans outre Atlantique. La Macédoine n'est pas la seule à qui « l'étranger » *prenait* amants et maris. Sur les îles de l'Adriatique, d'innombrables ruines témoignent de l'oubli de leurs lointains héritiers et il est peu de familles qui ne puissent y lancer pareille malédiction. Et sachant que la seconde ville macédonienne la plus peuplée se trouve sur un autre continent, je ne doute pas qu'il n'en soit de même en Grèce, Turquie, ou Albanie. Je garde dans la mémoire le spectacle poignant d'un vieillard qui embrassait le sol natal débarquant d'un vol intercontinental. De moi, mes compatriotes Serbes et Macédoniens diraient – se comprenant parfaitement – que je vis maintenant *vani*, ou *nadvor* : « dehors ».

Compensation ou souffrance, je sais pourtant que ce regret du pays est la première marque de son oubli. Il hante le destin particulier de ma famille qui depuis plus de trois générations ne cesse de quitter son pays et d'oublier sa langue, ses langues : l'abandon n'était-il pas déjà inscrit dans le prénom de ma grand-mère, la « très étrangère et hospitalière » Polixéni ? N'était-il pas

prédit par mes grands-pères, qui ont tous les deux longuement vécu « dehors », ainsi que dans l'établissement permanent de mes parents dans la capitale Yougoslave ? Ne s'accomplit-il pas enfin dans ma propre famille fondée avec « un étranger » ? En passant de leur langue au serbe mes parents ne faisaient que répéter la stratégie d'adaptation de leurs ancêtres. J'ai fait de même, passant au français. Et cependant aujourd'hui je me laisse bercer par la nostalgie de cette Yougoslavie qui lentement disparaît des consciences. Tout comme le vieux Bitola, elle n'existe plus que de manière spectrale, sépulcrale : dans les souvenirs des vieux, dans le nom de la compagnie aérienne Jugoslovenski Aero Transport qu'on a longtemps oublié de changer, dans le prénom « patriotique » de mon amie Jugoslava, tout aussi périmé que son passeport. Ou encore simplement sous la figure de ce sud des Balkans, *Youg*, que j'aimerais faire resurgir ici.

SOUVENIRS ET LÉGENDES

DOLNATA MA'ALA

Pour nous, les enfants, ce Sud s'ouvrait au petit matin, dans le train de nuit qui reliait Belgrade à la frontière de la Grèce et à la ville de mes grands-parents. J'avais sept ou huit ans. Au départ, je humais, excitée, l'odeur du goudron et de la suie jetée par la locomotive à vapeur. Je m'endormais sur l'étroite couchette du wagon lit, dans les draps propres, rêches et usés des Chemins de fer Yougoslaves, bercée par le bruit régulier des roues. À l'aube, le sifflet de la locomotive me tirait du sommeil dans un paysage qui ne ressemblait en rien à la campagne serbe verte et vallonnée : des montagnes rocailleuses et nues, des gorges étroites, sombres, une gare au nom étrange d'hérésie chrétienne, Bogumile, dont je me demandais ce qui la rendait « aimable à Dieu ». Le train semblait s'engager dans un passage dangereux et le paysage se mélangeait aux rêves dans lesquels je sommais de nouveau. Au réveil, plus tard, nous étions dans un autre monde. Passées les montagnes au sud de Skopje, on apercevait de loin les gigantesques rochers au-dessus de Prilep, semblables à des ruines et nommés « Markukuli », « les tours de Marko », que selon la légende le héros géant médiéval aurait projetés de son épaule dans un tournoi de force contre les Turcs. Le paysage était sec et rocailleux, la végétation pauvre. Puis le train s'engageait dans une grande plaine, s'arrêtait, repartait de plus en plus lentement comme si les manières pressées du nord ne le concernaient plus. Et je voyais avec ravissement la plaine se transformer en une immense rizière parsemée de buffles noirs, splendides, aux grandes cornes en forme de lyre, tout aussi indifférents à notre impatience que semblaient l'être le train, le conducteur, et l'univers dans lequel nous venions d'entrer.

Nous approchions – allez, plus vite ! – de Bitola, où devait nous attendre mon grand-père Filip que je surnommais fièrement « de Macédoine », avec ses yeux riants couleur de myosotis, et un fiacre loué qu'on nommait encore « Phaéton », tiré par deux chevaux harnachés de clochettes. Vers midi, lorsque la faim commençait à se déclarer, le train ralentissait enfin pour la bonne

raison et s'arrêtait. Les premiers souvenirs qui me reviennent sont l'odeur de la poussière, le soleil, et la surprise de voir que tout le monde descendait. Comme le petit passage frontière vers la Grèce quelques kilomètres plus loin était fermé pour le trafic ferroviaire, Bitola était la fin du trajet, la gare terminus. Pour moi, c'était en même temps le bout du monde et le centre de mon univers d'enfant.

C'est à partir du quartier bas, « dolnata ma'ala » de Bitola où avait grandi mon père, et de sa maison paternelle que ce déployait cet univers. Je lui avais rendu une visite solitaire le lendemain de l'expédition ratée avec mon fils. Ses habitants, absents, étaient manifestement très pauvres, et indifférents au sort de la bâtisse. Elle tenait debout, mais à peine, l'étage en surplomb brinquebalant, les fenêtres et les colombages brisées ; un chien aboyait de sa niche au milieu de la cour, terrifié par mon effraction. Je suis restée longtemps à regarder notre maison mourante.

J'avais en vérité déjà fait son deuil lorsque mon père la vendit, l'été de mes quinze ans. En vacances chez ma tante, j'étais en ce temps pleinement investie dans ma vie d'adolescente ; tout comme mon fils maintenant, je méprisais la province, les vieilleries. Je filais des amourettes au bord du lac de Prespa, je rigolais avec mes cousins, nous passions nos soirées à chanter nous accompagnant à la guitare. Et pourtant, je regrettai la maison et je décidai d'aller la revoir une dernière fois avec ma petite sœur. Nous en gardâmes le secret et eûmes du mal à retrouver le quartier, la rue. Arrivées à la porte cochère, nous n'osâmes pas l'ouvrir et c'est à partir de la cour voisine que nous pûmes la voir de loin. Sans le prévoir, sans nous concerter, nous fondîmes en larmes. Était-ce la perte de la vieille maison, de notre grand-père ou de notre enfance ? L'impossibilité de retour ? Nous n'avions aucune envie d'y vivre pour de bon, mais les souvenirs nous avaient pris par surprise. Au bout d'une quinzaine de minutes, nous séchâmes nos larmes et rebroussâmes chemin.

La photo prise lors de ma dernière visite ne montre à vrai dire qu'une ruine, mais qu'importe puisqu'elle vit derrière toutes les maisons que j'ai aimées. Vivante et rayonnante, c'est cette maison-mère invisible que je voulais montrer à mon fils récalcitrant, le foyer que je ne peux désormais posséder